

Nouveautés

Numéro 84, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (84), 8–20.

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

INDEX des NOUVEAUTÉS

Jacques ALLARD
Bernard ANDRÈS
Emmanuel AQUIN
Flora BALZANO
François BARCELO
Bertrand BERGERON
André BERTHIAUME
Réjean BONENFANT et
Gérald GAUDET
Nicole BROSSARD et
Nicole GIROUARD
Luc BUREAU
Anita CARON, directrice
Anne DANDURAND
Claire DÉ
Francis DUPUIS-DÉRI
Jacques FOLCH-RIBAS
Lise GAUVIN
Yolande GRISÉ, Jeanne
d'ARC LORTIE et alii
Nicole GUILBAULT,
directrice
Robert GURIK
D. KIMM
Jacques LECLERC,
directeur
Gilles LÉVEILLÉ
Robert MAJOR
Vincent NADEAU
Jean d'OMERSSON
Gilles PELLERIN
Jean-Guy PILON,
André RICARD et alii.
Jean PROVENCHER
Patrick QUINTAL
Serge ROUSSEAU
Daniel SERNINE
Élise TURCOTTE
Claude-Emmanuelle YANCE

par auteurs(e)s

ACTES

Les risques du métier

Communications de la dix-huitième rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Mont-Rolland et à Montréal du 27 avril au 1^{er} mai 1990

édition préparée par André RICARD, Jean-Guy PILON et alii
L'Hexagone, Montréal, 1991, 133 p.

Encore une fois, les actes de cette rencontre (à audience restreinte) sont publiés. En attendant le droit d'assister à ces débats, on peut toujours lire les très intéressantes communications de ces écrivains timides.



Brochu, Nicole Brossard, Gaétan Brulotte, Normand Chaurette, Normand de Bellefeuille, Pierre Filion, Jacques Godbout et Madeleine Gagnon, qui avait la responsabilité d'inaugurer la rencontre. Parmi les écrivains étrangers, nous retrouvons Tahar Bekri, Antonia Byatt, Affonso Romano de Sant'Anna, Carlo Fruttero, Jacques-Gérard Linze, Valérie Novarina et Aysel Ozakin.

Quels sont les véritables risques du métier ? Les textes du recueil nous apprennent qu'il n'y a de vrais risques que lorsque l'individu est menacé dans sa vie personnelle et son authenticité. Ces écrivains ne sont pas tous en danger ou étouffés par un pouvoir répressif. Au Québec notamment, depuis la révolution tranquille tout au moins, la grande permissivité démantèle toute notion de risque majeur. Ici, le principal risque, c'est de n'être pas lu, c'est aussi d'être à la merci des perceptions que se font tous les agents du milieu littéraire du métier d'écrivain en général ou de tout écrivain en particulier et, par le fait même, c'est d'être dépossédé de son propre pouvoir de représentation scripturaire, voire imaginaire.

Les risques du métier, c'est de ne pas pouvoir trouver sa voix authentique ou emprunter une voix d'évitement. Mais cela n'est-il pas

plus qu'un risque ? Ne s'agirait-il pas, de toute évidence, de la nature même du jeu de pouvoir inscrit dans l'écriture même ?

Pour découvrir le point de vue des écrivains, pour le plaisir de lire de beaux essais aussi, pour la curiosité des anecdotes, il faut s'adonner aux *Risques du métier*.

François LAROCQUE

CONTE

Contes et sortilèges des quatre coins du Québec

Sous la direction de Nicole GUILBEAULT
dessins de Mario Malouin
Documentor inc. [et] Cégep F.-X.-Garneau
1991, 162 p.

Dans le cadre de son enseignement au cégep François-Xavier-Garneau, Nicole Guilbeault a recueilli, depuis 1975, en collaboration avec ses étudiants, issus de douze régions du Québec, quelque 4 800 récits de littérature orale, en majorité des légendes. Ces récits oraux, enregistrés d'abord sur cassettes, puis réécrits, sont conservés au cégep et constituent une collection d'archives sonore intéressante tant par sa diversité que par sa richesse.

Le recueil *Contes et Sortilèges des quatre coins du Québec* comprend quarante-trois légendes, — car il s'agit bien, à quelques exceptions près, de récits basés sur un fait réel déformé par la tradition et qui sont objets de croyance —, réparties en sept groupes. D'abord figurent des récits de revenants et de fantômes, puis de diables, ensuite d'êtres extraordinaires (loup-garous, feux follets, écrit partout par erreur avec un trait d'union), enfin des personnages légendaires (la Corriveau, Montferrant...) que j'aurais préféré retrouver en quatrième partie, avant les récits marqués par les lieux ou par les espaces fantastiques (l'Île-au-Massacre, le Buttereau du Nègre, l'Île-aux-couleuvres, le rocher de Grand-Mère...). Les deux dernières parties regroupent des légendes dans lesquelles les enfants sont les héros ou dans lesquelles le phénomène surnaturel rapporté se rattache aux miracles ou aux merveilles.

Réécrits dans le respect des normes connues de l'ethnographie et dans le souci de conserver les principaux signes de l'oralité, les



NOUVEAUTÉS

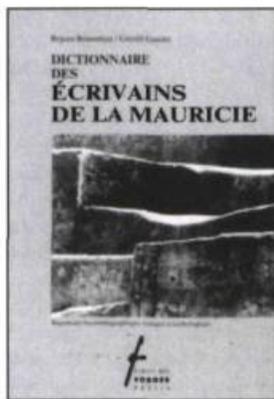
Hiver 1992

DICTIONNAIRE

Dictionnaire des écrivains de la Mauricie

Réjean BONENFANT et Gérald GAUDET
Les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1991,
432 p.

Les quelque cinquante-huit écrivains qui figurent dans le *Dictionnaire des écrivains de la Mauricie* et qui s'échelonnent de Clément Marchand à Paul Rousseau, sont nés en Mauricie ou y habitent « pour signifier le monde et en être le commentaire ». La formule retenue s'intéresse à deux volets spécifiques : l'un, littéraire, regroupe les poètes et les romanciers tandis que l'autre classe les essayistes qui œuvrent davantage dans le domaine des idées. Les buts avoués de l'ouvrage tournent autour d'une approche significative pour connaître une époque sans négliger pour autant la démarche critique empruntée par chaque écrivain qui tente de saisir les grands mouvements d'une période de l'histoire. Dès le départ, les deux auteurs résument l'apport du champ culturel de la région qui enjambe plus de



soixante années et aussi la richesse diversifiée et productive du domaine littéraire. Toutes ces données s'insèrent dans une grille uniforme qui va d'une brève présentation biographique de l'écrivain à

quelques « morceaux choisis » qui illustrent son orientation. Il peut paraître surprenant de premier abord de découvrir, au sens littéral du mot, des gens de lettres d'une région donnée dont l'étendue de l'influence ne dépasse pas à première vue les limites du patelin où ils œuvrent et qui sont désormais comme consacrés par leurs pairs. Quelle que soient leur valeur comme écrivain, la densité de leur production, voire leur continuité dans le domaine, tous se côtoient sans distinction. Bien entendu, ce genre d'écrit où « chaque auteur est responsable de son dossier » a parfois des allures d'un *pro domo*. En

tout état de cause, malgré certaines défaillances au niveau de la méthodologie employée, ce dictionnaire peut servir de références pour connaître la vitalité littéraire de cette région.

Yvon BELLEMARE

ÉTUDES

Jean Rivard ou l'art de réussir

Robert MAJOR
Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy,
1991, 338 p. (Coll. « Vie des lettres
québécoises »)

Rien n'oblige mieux à penser que de remettre en question une opinion largement admise. Voilà sans doute le grand mérite de l'étude de Robert Major sur *Jean Rivard*, ce roman d'Antoine Gérin Lajoie publié dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Visiblement, c'est à une « relecture » plutôt qu'à une lecture de ce roman que nous convie Robert Major : « si on ne démystifie pas une œuvre, on peut démystifier les lectures qui en ont été faites ». D'entrée de jeu, Major se regimbe contre ce qu'il appelle « le filtre déformant d'un certain nombre de lectures antérieures — celles de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle — » qui ont proprement détourné, prétend-il, le sens de *Jean Rivard*. Son argumentation, on ne peut plus rigoureuse, tend précisément à démontrer la polysémie profonde et l'étonnante modernité et américanité de ce roman que la tradition critique a pourtant prétendu univoque et viscéralement conservateur. Sa relecture de « l'appareillage paratextuel » (préfaces, note, notice sur les défricheurs) de même que du roman lui-même et de son « intertextualité foisonnante », révèle que *Jean Rivard* est avant tout l'histoire d'une réussite, « a success story » manifestement inspirée du genre utopique américain, alors que la lecture traditionnelle, insuffisamment sensible à cette forme originale d'américanité, avait réduit l'œuvre à des visées agriculturistes et fait de Jean Rivard, ce « pionnier de la race des héros américains, aventurier taillé sur le modèle de ceux de Fenimore Cooper », un colon, un paysan, « un brave habitant qui se replie frileusement dans les limites sécurisantes de sa paroisse ». Enfin, il y aurait beaucoup à dire sur cette étude admirable de Robert Major. Souhaitons qu'elle incite d'autres chercheurs à relire le corpus littéraire québécois du XIX^e siècle au sujet duquel tout n'a pas été dit.

Pierre RAJOTTE

réécits sont généralement courts sans doute en raison d'un manque de pratique de la part des conteurs et conteuses. Ils permettent toutefois de mieux connaître le légendaire québécois.

Aurélien BOIVIN

CINÉMA

Le cinéma québécois

Marcel JEAN
Boréal, Montréal, 1991, 124 p. (Coll.
« Boréal Express »)

Manifestement inspirée de la célèbre collection « Que sais-je? », une toute nouvelle lignée de petits manuels vient de naître chez Boréal. *Le Cinéma québécois* de Marcel Jean, réalisateur, enseignant et critique de cinéma, en constitue la première parution. Cet ouvrage assez complet, bien que concis, s'attarde davantage à l'histoire du cinéma québécois, des origines à nos jours, en prenant soin de souligner les faits saillants de chaque époque.

Du cinéma religieux des premiers temps et portant essentiellement sur les valeurs morales, l'agriculture et le territoire, on passe aux débuts difficiles du cinéma de fiction québécois.

L'auteur précise ensuite le rôle primordial qu'a joué l'équipe francophone de l'Office national du film dans l'autonomisation du cinéma au Québec, par le biais du « direct » jusqu'au cinéma « d'auteur ». L'apport de cinéastes comme Pierre Perrault, Arthur Lamothe, Gilles Carle et Claude Jutra y est souligné de même que la participation de femmes comme Monique Fortier et Anne-Claire Poirier en tant que pionnières du cinéma féministe québécois. Jean consacre enfin un chapitre au nouveau cinéma d'auteur à

l'heure d'un Québec tourné vers le monde, celui de Léa Pool, Denys Arcand et Jean-Claude Lauzon.

Plus historique que critique, cet ouvrage est bien documenté en plus d'être doté d'une chronologie des grands moments du cinéma québécois. Malgré des raccourcis évidents, il a tout de même le mérite d'offrir un panorama à la fois bref et détaillé de la naissance et de la consolidation de l'industrie du cinéma au Québec. Si ce livre risque de décevoir les spécialistes, il comblera sûrement les néophytes.

Christiane LAHAIE



NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

Femmes et pouvoir dans l'Église

Collectif sous la direction d'Anita CARON
VLB éditeur, Montréal, 1991, 254 p.

Sous la direction d'Anita Caron, une dizaine de femmes offrent, sous le titre *Femmes et pouvoir dans l'Église*, une analyse de la place des femmes dans cette institution.

C'est sur le terrain, auprès des femmes qui œuvrent dans l'église, que ces chercheuses ont d'abord travaillé ; elles ont écouté leurs propos, recueillis leurs témoignages, décrypté leurs messages. Éclairées par les confidences de ces « femmes d'Église », les auteures ont dégagé quelques données : la place des femmes dans l'Église est sensiblement la même qu'elle occupe dans la société en général ; celle de subalterne. Tous s'accordent à reconnaître aux femmes un rôle important, voire indispensable, mais elles doivent rester confinées à des postes inférieurs, loin des centres de décisions. Le pouvoir, c'est l'homme qui l'a et il le conserve jalousement.

Dans ce cas, que font les femmes dans l'Église ? Pourquoi acceptent-elles ce modèle patriarcal fondé sur l'infériorisation des femmes ? Par idéalisme, pour certaines, en espérant que ça va changer, mais sans trop de convictions, semble-t-il ? Par fatalisme, pour d'autres, parce que c'est ainsi.

Ces constatations sont comparées à des études de théologues américaines et analysées en profondeur par les auteures.

Ce travail mérite l'attention de tous ceux et celles qui s'intéressent à l'Église : éducateurs, clergé, croyants. Les auteures décrivent sans complaisance une situation réelle ; c'est une œuvre bien écrite, un texte vivant empreint de sensibilité et de respect.

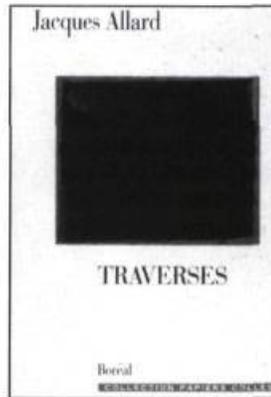
Denise THIVIERGE

ESSAIS

Traverses

Jacques ALLARD
Boréal, Montréal, 1991, 212 p. (Coll. « Papiers collés »).

La prestigieuse collection « Papiers collés » de Boréal s'est enrichie d'un recueil d'essais de Jacques Allard, *Traverses*, dont le nom symbolique, aux sens multiples, traduit bien le cheminement. Des deux textes qui forment la « Première partie », la « Brève histoire de la critique littéraire au Québec » qui occupe soixante



pages constitue un morceau de choix. Cette synthèse est brillante, au ton alerte, qui démontre un sens de la formule percutant, réussit le tour de force de tracer le parcours et de suivre l'évolution de la pensée critique québécoise et de son objet littéraire. La « Deuxième partie » réunit trois textes en apparence divergents par leurs titres, mais rapprochés par la dynamique qui oriente tout le recueil, celle de l'absence d'une pensée québécoise fortement articulée et explicite. Le rapide tour d'horizon de « la Critique savante des années quatre-vingt », forcément incomplet, le rend toutefois un peu négatif et parfois légèrement injuste envers quelques œuvres et essayistes. L'apport des étrangers à l'étude des œuvres québécoises est brièvement mais pertinemment évoqué surtout dans « Des branches et des arbres de la francophonie ». On ne peut qu'entériner la conclusion de ce texte : « Il faut vivre l'interférence, l'interdépendance » (p. 125). Après un témoignage personnel fort révélateur sur « *Voix et Images* : histoire d'une revue et d'une nouvelle génération critique », Allard situe « la Critique face à elle-même », et pose des questions provocantes sur son existence véritable au Québec et sur la place minimale qu'elle occupe jusqu'ici. Ce texte dénonce l'« effet Péladeau » qui conduit « à la mise à l'écart de l'action littéraire critique » (p. 152) et est suivi d'un débat passionnant et dérangeant qui tente de secouer la torpeur béate des penseurs et critiques. L'ensemble du recueil, qui ne parvient pas à leur donner bonne conscience, est singulièrement stimulant, comme l'on dit quand on se sent un peu piqué soi-même. Attendons les résultats !

Gilles DORION

La terre et moi

Luc BUREAU
Boréal, Montréal, 1991, 279 p.

« Les lieux se nourrissent des empreintes de l'homme, et ce dernier est habité par les lieux ». L'homme, en tant qu'influencé par divers

archétypes mythiques, entretient donc avec le monde qui constitue son environnement un rapport identitaire des plus complexes. Avec *La Terre et moi*, suite logique de *Entre l'eden et l'utopie* (1984), le géographe et professeur universitaire Luc Bureau sonde la nature de ce lien ontologique. La mise en corrélation éclairée des pôles homme-terre, le dévoilement par l'auteur de leur interdépendance, lui permettent de pousser l'aventure jusqu'à se demander si les hommes « seront toujours des hommes lorsque la terre ne sera plus leur demeure ».

S'éloignant avec bonheur du rigorisme de l'objectivité scientifique, Luc Bureau impose d'entrée de jeu une démarche relevant de la plus pure subjectivité. Biaisant volontairement la vision traditionaliste et parfois restreignante de la géographie, l'auteur entame, développe, échafaudé sa réflexion autour d'un support technique hétéroclite : carte et guide touristiques, globe terrestre, plan de ville, extraits littéraires ou figure iconique. En remodelant l'espace par le biais de l'imaginaire, il en arrive même à réinventer l'acuité sensorielle le rattachant à l'espace, à douter de l'expérience visuelle prise comme seul mode d'appréhension du réel.

« De partout à ici, en passant par autour », Bureau nous invite à un long voyage où les configurations spatiales remodelent notre intériorité. *La Terre et moi*, pour réinventer notre rapport à l'espace.

Caroline PAQUET

Les adieux du Québec à Alice Parizeau

En collaboration
Guérin littérature, Montréal, 1991, 179 p.

Les éditeurs Guérin ont recueilli, dans *Les Adieux du Québec à Alice Parizeau*, trente-quatre témoignages brossant un portrait de cette femme et de cette écrivaine.

Ce livre a le mérite de présenter plusieurs points de vue éclairant des aspects différents de l'œuvre littéraire et humaine d'Alice Parizeau. Chacun des collaborateurs met en relief un trait qui l'a marqué ou qu'il a aimé. Les uns parlent davantage de son œuvre romanesque ; les autres s'intéressant à la femme ou à l'amie.

Pour les lecteurs qui la connaissent peu et pour ceux qui l'aiment déjà, l'ensemble de ces textes constitue une sorte d'album de photos. Pour les premiers, ce sera une découverte ; pour les seconds, ces pages susciteront l'admi-

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

ration et approfondiront l'affection déjà ressentie.

Chaque texte est une miniature qui contribue à retrouver le cheminement d'un être qui a laissé un héritage important tant au plan littéraire qu'humain. Par l'ensemble de ses écrits et par son implication sociale, Alice Parizeau a participé à la construction de notre identité. Cette écrivaine, cette femme généreuse, éprise de liberté, a légué l'espoir et le courage, peut-être de conquérir la liberté. *Les Adieux du Québec à Alice Parizeau* rend hommage à cette grande Polonaise québécoise.

Yolande RICARD

GUIDE

Chronologie du Québec

Jean PROVENCHER
Boréal, Montréal, 1991, 217 p.

La *Chronologie du Québec* que propose Jean Provencher s'amorce 35 000 ans av. J.-C.

avec l'arrivée des Indiens en Amérique, et s'arrête, en 1980. Il s'agit d'un choix, parmi les nombreux faits et événements qui ont marqué le déroulement de l'Histoire que Provencher regroupe selon quatre catégories ou rubriques : culture et société québécoises, politique québécoise, Canada et Améri-

que du Nord, monde. C'est ainsi qu'en voulant donner « une vision cohérente d'événements fort divers », tout en sachant qu'il aurait pu proposer un autre découpage qui eut jeté « un éclairage différent sur les événements rapportés », l'historien permet à l'utilisateur de sa chronologie de mettre en parallèle faits et événements qui se sont déroulés la même année, au Québec, en Amérique ou dans le monde. Il est alors intéressant, voire surprenant, de constater, par exemple, qu'en 1822, alors que les tourtes prolifèrent sur les marchés de Montréal, les Britanniques songent à unifier les deux Canadas, les Bostonnais éclairent leurs rues au gaz, le Brésil se détache du Portugal et est créée à Londres l'Académie royale de musique. Si vous saviez qu'en 1980 les partisans du OUI ont perdu le référendum, vous rappelez-vous de l'élection de Reagan comme président des États-Unis, de celle de Marguerite Yourcenar à l'Académie française, de l'exil d'Andrei Sakharov, de la naissance de Solidarité.

La section culturelle me semble souffrir

plus que les autres sections du choix personnel de l'auteur, souvent contestable. Pourquoi, par exemple, noter la parution de *Cap-aux-oies* de O'Neill et pas *Tbère et Pierrette...* de Michel Tremblay, en 1980? Pourquoi *Mon refuge est un volcan* de Gilbert Langevin, en 1978, et pas les *Grandes Marées* de Poulin, le *Monsieur Melville* de VLB ou le tome II du *DOLQ*. Pourquoi *Lettres québécoises* en 1976 et pas *Québec français* en 1974 ou *Nuit blanche* en 1978? Pourquoi pas *l'Avalée des avalés*, en 1966? Quant à Marie-Claire Blais, elle a remporté le Médicis en 1966 avec *Une saison...* publiée en 1965. On peut noter d'autres oublis et d'autres erreurs, ce qui n'empêche pas la *Chronologie du Québec* d'être utile.

Aurélien BOIVIN

MANUEL

Le Français pour l'essentiel

André BROUSSEAU, Nicole GARET, Lionel JEAN, Jacques LECLERC
sous la coordination de Jacques LECLERC
Mondia Éditeurs inc., Montréal, 224 p.

Pour remédier aux difficultés des étudiants en français écrit, les quatre auteurs du *Français pour l'essentiel* présentent un ouvrage qui traite des difficultés les plus courantes lors de la rédaction d'un texte. Ainsi, le manuel ne présente pas uniquement des notions d'ordre grammatical mais traite aussi de thèmes comme la recherche des idées, l'élaboration d'un plan, la rédaction d'une bibliographie, etc. Le manuel de base contient quatre modules : Orthographe, Grammaire, Phrase et Texte. Précédant ces quatre modules, les auteurs présentent une grille de correction extrêmement intéressante dans laquelle ils ont déterminé des priorités et délimité les thèmes traités dans l'ouvrage. Cette grille constitue un outil pédagogique qui vise à aider les élèves en difficulté à développer une certaine autonomie dans une démarche d'autocorrection. Les difficultés que l'on a privilégiées sont identifiées par des sigles. Par exemple, O-4 renvoie à la catégorie Orthographe difficulté 4 qui traite de l'emploi de la majuscule et de la minuscule, G-4 renvoie à la catégorie Grammaire difficulté 4 : participe passé. Le texte de l'élève étant corrigé de cette façon (les sigles sont indiqués en marge du texte), celui-ci peut alors chercher l'information pertinente dans le manuel et corriger sa faute. La démarche pour développer une certaine autonomie chez l'étudiant face aux diffi-

cultés qu'ils rencontrent est un peu plus longue. Elle est très bien expliquée dans le premier chapitre et ce n'est pas le but, ici, de l'explicitier davantage.

Comme nous l'avons écrit plus haut, *Le Français pour l'essentiel* contient quatre modules. Le premier traite de l'orthographe. On y trouve des règles concernant l'emploi du trait d'union, la coupe syllabique, des éclaircissements sur les confusions homonymiques, etc. Le deuxième module traite des principales difficultés que les élèves rencontrent en ce qui concerne les accords et les terminaisons verbales. Le troisième module comprend des notions sur la phrase : on y parle de la ponctuation, des mots-liens, de la concordance des temps, etc. Enfin le module Texte amène l'étudiant à réfléchir sur l'écriture d'un texte : l'analyse du sujet, la recherche des idées, le plan. Ce dernier chapitre traite de notions très utiles pour l'étudiant qui doit remettre un texte informatif. On lui montre comment écrire les références dans le corps d'un texte, comment rédiger une bibliographie, comment présenter un travail. Le manuel de base est accompagné d'un cahier d'exercices et d'un corrigé. En somme, *Le Français pour l'essentiel* contribuera certainement à l'amélioration du français écrit autant pour les étudiants du collégial et de l'université, pour qui il a été conçu, que pour les élèves du second cycle du secondaire.

Pierre FERLAND

NOUVELLES

Petites âmes sous ultimatum

Claire DÉ,
XYZ, Montréal, 1991, 116 p.
(Coll. L'ère nouvelle).

Chiens divers (et autres faits écrasés)

Anne DANDURAND,
XYZ, Montréal, 1991, 108 p.
(Coll. L'ère nouvelle).

Pour présenter Anne Dandurand et Claire Dé, il faut d'abord parler des mots, de l'extraordinaire affection que ces deux auteurs ont pour les mots. Mots rares à l'occasion, mais toujours des mots qui sonnent et triomphent, des mots irremplaçables, des mots autour desquels se greffe le cœur des histoires, toujours des histoires plus vraies que les apparences, qui nous amènent un peu plus loin, un peu ailleurs. Anne Dandurand se préoccupe « Des milliers de minotaures » qui circulent impuné-

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

ment dans certains passages ophidiens de nos cités. Claire Dé, visionnaire, se demande ce que sera « Demain », ce que nous serons, à Montréal ou à Paris. Ces deux écrivaines dépassent déjà bien des frontières, grâce aux caresses dont elles sont capables, caresses appliquées sur des phrases chéries qui, une fois sculptées, sont livrées au sein d'étonnants recueils.

Pas de déconstruction du langage dans les nouvelles d'Anne Dandurand. Pas de recherche d'effets spéciaux qui pourraient obscurcir le texte chez Claire Dé. Dès les premières lignes, dès les premiers mots, lecteurs et lectrices assistent à l'éclosion de mondes nouveaux. Puis, dans le détour d'une page, Anne Dandurand nous fait découvrir « Remaniement sensoriel » de Gilbert Langevin. Puis, Claire Dé annonce que « tous les éclipsés de la vie, les claques-dents du sentiment, les abonnés du désespoir aboutissaient dans un bureau d'exécuteur suicidaire ». Les styles donnent d'innombrables sens à des réflexions jamais anodines. Dans le « Vol de Jacques Braise », on lit que la narratrice « aurait aimé vivre sans obsessions, mais elle n'a jamais eu la force de lutter contre les cyclones, alors elle les enfourche... » Anne Dandurand et Claire Dé ont enfourché des cyclones qui nous conduisent dans une littérature de haute voltige et d'intense plaisir. Que demander de mieux quand on aime les mots, les livres et littérature ? *Petites âmes sous ultimatum* et *Chiens divers (et autres faits écrasés)* font partie des œuvres sur lesquelles on s'appuiera pour lire encore plus, pour écrire encore mieux, ou simplement pour rêver tout éveillé. La littérature québécoise est portée par bien peu de bras, mais ces bras sont d'une indéniable qualité.

Jean DÉSY

Fugitives

Lise GAUVIN
Boréal, Montréal, 1991, 137 p.

En un recueil de vingt nouvelles réparties en trois volets, « Fugitives » - qui donne son titre à l'ensemble-, « Laborieuses » et « Intimes », Lise Gauvin développe avec un talent sûr une veine narrative déjà exploitée dans le collectif *Qui a peur de...* en 1987. Comme son titre l'indique, les *Fugitives* présente des portraits de fem-

mes et par ricochet, d'hommes ! au moyen d'esquisses finement dessinées, de croquis qui forment médaillons dans une habile alternance entre le concret et l'abstrait, le trait saisi sur le vif et enfermé dans des capsules de vie. En raison de l'économie de leur(s) intrigue(s), ces nouvelles offrent le minimum de leur solution et provoquent ainsi l'interrogation sceptique, ou amusée, ou décontenancée. J'aime bien cette ironie fine, légèrement mordante, de la narratrice devant ses personnages, leurs tics et leurs travers, leurs occupations et préoccupations, leurs rapports et leurs relations. Des rencontres fortuites et gratuites, des coudolements furtifs, les jeux du regard, de brefs échanges de paroles, des complicités évanescentes rassemblent le « monde ordinaire ». Quant aux « intellectuels », ils se torturent les méninges et se pourlèchent les babines dans des discussions stériles et absconses.

La finesse et l'acuité de l'observation, alliées à la souplesse de l'écriture, composent un tableau savoureux et piquant de la faune humaine, surtout féminine. Le côté « néoludique extrêmement contemporain » de l'auteure, qui se traduit par des trouvailles à répétition, des perles... « cultivées », des clins d'œil compliqués, confère à l'ensemble un caractère légèrement dénonciateur. Bref, un recueil pas comme les autres, insolite et original, dont la lecture vous délectera.

Gilles DORION

Presqu'îles dans la ville

André BERTHIAUME
XYZ, Montréal, 1991, 160 p.
(Coll. « L'ère nouvelle »)

Plusieurs des titres que présente André Berthiaume dans *Presqu'îles en ville* étaient déjà parus sous une forme parfois différente dans divers collectifs consacrés à la nouvelle au Québec. Berthiaume, c'est connu, est passé maître du genre et ce petit recueil, marqué de finesse et de sobriété, s'impose par des textes extrêmement travaillés dont toute la force réside dans leur contraction qui est la mission première de la nouvelle. L'ensemble est divisé en trois sections sans titre et mu par une puissante locomotive à laquelle sont attachées des nouvelles à la manière de wagons plus ou moins longs.

C'est d'ailleurs sous le signe du voyage avec « l'Autoroute » et « le Départ » que l'auteur enclenche son écriture, la poursuit avec une histoire d'ascenseur ou de vie recluse sous

terre dans « l'Hiver en dessous ». Et du plus banal quotidien, les personnages glissent sans qu'on sache où la scission a eu lieu dans les eaux inattendues d'un fantastique inquiétant, reprochant ou confortable et froid comme la mort elle-même.

Du professeur d'université au fils de la lutteuse de cirque en passant par le couple d'amoureux rebelle aux conventions, les héros échappent subitement à leur réel sclérosant : ils sont pris de vertige, appelés par des dimensions surnaturelles qu'ils accueillent stoïquement, à peine inquiets, ressentant confusément au milieu d'elles une réponse à des besoins qu'ils n'avaient peut-être pas soupçonnés.

André Berthiaume a, de surcroît, une écriture qui cisèle les êtres, les émotions et les choses. Pas une once de surcharge, des mots qui frappent leur cible infailliblement.

Christian BÉLANGER

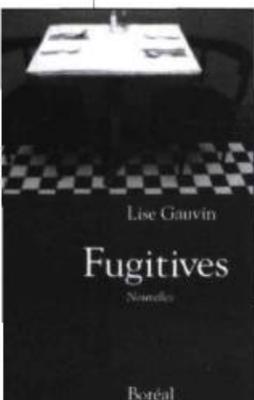
Principe d'extorsion

Gilles PELLERIN
L'Instant même, Québec, 1991, 179 p.

Autant par son œuvre d'écrivain que par son travail d'éditeur, Gilles Pellerin s'affirme comme l'un des plus dynamiques « champions » de la nouvelle au Québec. *Principe d'extorsion* comporte vingt-quatre récits brefs, autant d'illustrations de l'étendue et de la diversité de son talent.

Dans « Son nom : Nathalie », un homme veut rendre visite à une amie de collège mais, à la suite d'une méprise, passe un week-end d'amoureux avec une parfaite inconnue qui le prend pour quelqu'un d'autre. Avec « Deux images dans un vase », Pellerin s'essaie à la réécriture de la nouvelle homonyme de Papini où un homme d'âge mûr retourne sur les lieux de sa jeunesse pour y reconquérir son « moi » perdu. « Trame d'un entretien » relate l'aventure d'un chroniqueur littéraire amené par une voix inconnue à rencontrer un écrivain belge non moins inconnu de lui. « Progrès de la matière » aborde par le biais du fantastique la question de la perpétuelle métamorphose de l'œuvre littéraire, de sa conception à sa réception.

Mais à quoi bon tous ces résumés ; c'est faire fausse route que d'aborder les nouvelles de Pellerin par le biais de l'anecdote car il arrive que ses petits fragments narratifs ne racontent pas grand-chose. Tout l'art du



NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

nouvelliste réside dans cette manière, bien particulière, d'énoncer (de dénoncer), de construire un discours tantôt nerveux et touffu, tantôt sobre et contrôlé, de représenter une situation puis d'arriver à la chute, le plus souvent ironique. Plus que la récurrence thématique, c'est la persistance du ton, à mi-chemin entre l'amusement et la mélancolie, qui assure au recueil son unité. On notera quand même ce qui me semble les leitmotifs de *Principe d'extorcion* : le statut de l'écrivain, le rapport à la langue, la relation entre le créateur et son œuvre, une certaine paranoïa et cette ambiguïté du « moi » qui mène si aisément au malentendu, parfois au fantastique.

Le recueil se clôt sur « Lecture publique », une nouvelle à caractère autobiographique, où un nouvelliste invité à présenter un de ses textes lors d'une soirée s'égare intérieurement dans un dédale de considérations sur son écriture et ses personnages — véritable bijou d'intelligence et de passion qui réunit en quelques pages toutes les nombreuses qualités que l'on connaît à Pellerin.

Stanley PÉAN

Boulevard des étoiles

Nouvelles de science-fiction,
Daniel SERNINE, Les Publications Ianus,
Montréal, 1991, 213 p.

Nuits blêmes

Daniel SERNINE
XYZ éditeur, Montréal, 1990, 126 p.
(Coll. « L'ère nouvelle »)

Boulevard des étoiles de Daniel Sernine est représentatif des œuvres de science-fiction que l'écrivain montréalais offre aux lecteurs que ce genre passionne. Le recueil réunit des textes pour la plupart parus antérieurement en périodiques, à l'exception d'un récit inédit, « Hôtel Carnivalia », genre de novella qui rend hommage d'une façon singulière au chanteur Jim Morrison. Ce récit s'inscrit dans la même lignée que la nouvelle éponyme, publiée pour la première fois il y a plus de dix ans. On (re)découvre au fil de *Boulevard des étoiles* une science-fiction atmosphérique, dont l'intérêt ne réside pas tant dans la progression d'une histoire que dans le portrait d'une société oisive sur une Terre dépeuplée dont les habitants s'adonnent à des loisirs parfois violents.

Plus longtemps considéré écrivain de fantastique que de science-fiction, Sernine montre, avec *Nuits blêmes*, qu'il a su hausser son

écriture fantastique à un niveau de qualité comparable à ce qu'on retrouve dans sa science-fiction. Sans prétendre à l'excellence, les récits de ce recueil confirment que le fantastique pour adultes de Sernine est enfin débarrassé des fantômes du XIX^e siècle auxquels il s'était trop longtemps confiné. Les nouvelles qui composent le recueil font référence au monde contemporain (ayant principalement Montréal comme lieu d'action) où les personnages principaux apparaissent marginalisés, victimes des scénarios les plus étranges. Rarement, dans un recueil de nouvelles fantastiques de Sernine, le phénomène extraordinaire ne sera intervenu en cours de récit avec autant d'aisance que dans les textes de *Nuits blêmes*.

Claude GRÉGOIRE

Être ou ne pas être

Robert GURIK
XYZ, Montréal, 1991, 175 p.
(Coll. « L'ère nouvelle »)

On connaît Robert Gurik comme dramaturge et scénariste pour la télé ou pour le cinéma. Avec *Être ou ne pas être*, son premier recueil, il prend place d'emblée parmi nos plus doués praticiens du récit bref.

Partant de l'interrogation existentielle shakespearienne, Gurik propose six nouvelles, reliées entre elles par des parentés thématiques (le désir, le vieillissement et le dépérissement du corps, la mort) et par la récurrence de certains noms de personnages (George, Clothide, Germain). Ce dernier artifice permet aux récits de renvoyer l'un à l'autre et finit par conférer au recueil l'allure d'une galerie de miroirs déformants, habitée par le reflet d'une poignée d'individus. Des faiblesses, certes : « L'Œil », récit qui ouvre le recueil, rappelle par son début une histoire fantastique de Harlan Ellison mais déçoit par un dénouement banalisant ; de même le livre n'aurait pas souffert de la suppression du « Dernier sommet d'Arnold », la nouvelle la plus courte et la plus faible. Mais on oublie vite ces faiblesses à la lecture des deux novellas qui forment le cœur du bouquin, « le Pain de tout le monde » (un cauchemar situé dans un futur dystopique où voyeurisme et insensibilité sont institutionnalisés) et « Ma nuit avec Hamlet » (l'escapade d'un comédien russe au cœur d'une Montréal endormie). C'est principalement dans ces deux textes que Gurik donne sa pleine mesure.

Outre les références directes à *Hamlet* et au milieu théâtral montréalais, le rythme des dialogues, le sens de la répartie dont ils témoi-

gnent de même que la construction dramatique serrée des récits sont autant d'indices qui trahissent les antécédents théâtraux de Gurik. L'écriture, classique, élégante et sobre, dénuée de toute pyrotechnie stylistique, sait s'effacer derrière l'histoire à raconter, l'émotion à transmettre. On pense à Tchekhov, qui comme Gurik, pratiquait l'écriture de la nouvelle et du texte dramatique avec un égal bonheur. Tout compte fait, une des plus agréables surprises de la rentrée littéraire 1991.

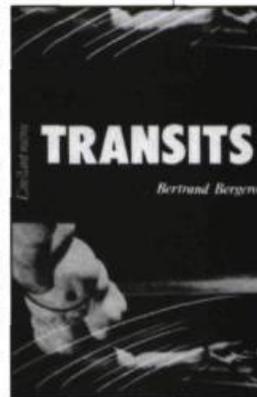
Stanley PÉAN

Transits

Bertrand BERGERON
L'instant même, Québec, 1990, 115p.

Couronnée de nombreux prix, l'œuvre de Bertrand Bergeron n'a plus besoin de présentation. Les amateurs retrouveront dans *Transits*, son troisième recueil, les qualités d'écriture qui les avaient séduits, attirés à la suite du nouvelliste le long de ses parcours improbables : cette économie de moyens et cet art de l'implicite qui sont les caractéristiques du style Bergeron. Dans les nouvelles de ce recueil, jamais un mot de trop, pas la moindre affectation ; loin de confiner les textes dans l'aridité et la froideur du minimalisme excessif, cette retenue, cette pudeur même leur confère au contraire une efficacité accrue. Je n'en voudrais pour preuve que « L'Autre » ou « Bellamy, par exemple », où la sobriété de la narration est à la source même de l'émotion.

Transits réunit quatorze textes dont plusieurs ont paru dans divers périodiques. Les thèmes et motifs y sont variés : des récits de science-fiction (« la Division ») côtoient des histoires étranges (« Quand ils viennent »), voire franchement fantastiques (« Failles »), aussi bien que d'autres d'inspiration « réaliste ». On pourrait craindre que pareille diversité dans l'esthétique desserte l'unité du bouquin, mais non ; de nouvelle en nouvelle, le style demeure si personnel que la pluralité apparaît ici comme conséquence du souci de représenter le « réel » sous toutes ses formes. En outre, cette manière de suggérer le décor (qu'il soit contemporain ou dystopique), d'esquisser la rupture due à l'intrusion de l'insolite sans jamais appuyer aucun effet assurent aux nouvelles de Bergeron leur texture quasi



NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

POÉSIES

Les textes poétiques du Canada français 1606-1867

Yolande GRISÉ et Jeanne d'Arc LORTIE,
avec la collaboration de Pierre SAVARD et
Paul WYCZYNSKI
Fides, Montréal, 1991, LXXVI, 1 046 p.

Le quatrième tome des *Textes poétiques du Canada français* couvre la période 1838 à 1849 ; c'est dire qu'il recense les poèmes, au nombre de quatre cent quatre-vingt-deux, composés entre la rébellion des Patriotes et l'incendie du Parlement à Montréal. Alors que certains auteurs, tels Michel Bibaud et Denis-Benjamin Viger, publient leurs derniers vers, d'autres, tels Joseph-Guillaume Barthe, N. D. J. Jaumenne ou encore François-Xavier Garneau, poursuivent leur carrière de poète. Quelques visiteurs français (Félix Vogeli et Adolphe de Puisbusque) mêlent leurs écrits aux œuvres canadiennes et un petit nombre de femmes s'amuse à rimer, la plupart du temps sous le couvert de pseudonymes, comme Améla ou Anaïs (Odile Cherrier). Charles Lévesque et Joseph Lenoir, pour leur part, commencent à publier et s'imposent rapidement comme des poètes majeurs de leur époque. Ils tentent tous deux de renouveler les rythmes en poésie, Lévesque allant jusqu'à l'utilisation du vers libre. De plus, Lenoir puise son inspiration à des sources encore étrangères aux versificateurs canadiens : l'exotisme, le macabre et le fantastique.

S'il est impossible de ne pas déplorer l'absence d'appareil critique, que les compilateurs ont dû supprimer après la parution des deux premiers tomes, il n'en reste pas moins que la publication des *Textes poétiques du Canada français* remet en circulation des écrits quasi inaccessibles, parfois oubliés, parfois inédits. Un tel livre permet donc non seulement de découvrir des auteurs inconnus mais aussi de mieux suivre l'évolution de la poésie québécoise.

Hélène MARCOTTE

Anthologie de la poésie des femmes au Québec

Nicole BROSSARD, Lisette GIROUARD
les éditions du Remue-ménage, Montréal,
1991, 379 p.

onirique ; le lecteur y glisse comme dans un rêve dont il devine toutes les règles sans qu'on ait eu à les lui nommer.

Plus besoin de présenter Bergeron, écrivain-je ; qu'on me pardonne cet excès d'enthousiasme, je ne suis pas sans savoir que la nouvelle ne jouit pas de la faveur populaire. Enfin, les habitués savent à quoi s'en tenir ; il ne leur reste qu'à répandre la *bonne nouvelle* !

Stanley PÉAN

Alchimie de la douleur

Claude-Emmanuelle YANCE
Boréal, Montréal, 1991, 118 p.

Le dernier recueil de nouvelles de Claude-Emmanuelle Yance, *Alchimie de la douleur*, pourrait tout aussi bien s'intituler « Alchimie de l'écriture », tant celle-ci est au cœur des préoccupations de l'écrivaine. Est omniprésente la magie d'une écriture qui se montre plus attentive aux ressorts et aux sortilèges de la langue et de l'art de narrer qu'aux émotions et aux sentiments, fussent-ils ceux de la douleur. Le lecteur participe au jeu d'une narration qui fait alterner le plaisir de raconter une histoire à celui de se perdre dans le mensonge des mots. L'auteure noue et dénoue ses fictions dans le prolongement et les multiples échos des écrits de Baudelaire. D'ailleurs, en épigraphe à chacune des quatorze nouvelles du recueil est reproduit un extrait des *Œuvres complètes* du célèbre poète, dont ces mots qui figurent en tête et qui donnent le ton à l'ensemble : « De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire ». Le titre même du recueil et celui de récits tels « Alchimie de la douleur », « le Chat », « l'Invitation au voyage », « la Beauté » et « le Vert Paradis » s'inspirent directement d'expressions ou de titres de poèmes baudelairiens. Ces nouvelles sont fascinantes et sans doute les mieux réussies.

Celle qui remportait le prix Adrienne-Choquette pour son premier recueil, *Mourir comme un chat*, démontre une fois de plus sa virtuosité dans l'art du récit bref, non sans tomber à l'occasion dans des jeux d'écriture ou « l'Amour du mensonge » ne réussit pas à masquer l'absence de la douleur.

Maurice ÉMOND

L'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec* que viennent de faire paraître Nicole Brossard et Lisette Girouard aux éditions du Remue-ménage comble une lacune. Bien que nous ayons plusieurs anthologies de la poésie de disponibles, aucune n'offrirait un tel panorama des textes poétiques écrits par des femmes. La sous-représentation dont elles font souvent l'objet dans les manuels, les histoires et les anthologies commandait un tel type d'ouvrage. Plus de 200 poèmes représentant 128 poètes, une bibliographie des auteurs retenues et des ouvrages consultés, une chronologie des recueils publiés et un index ; en somme un livre de consultation facile, riche d'informations de toutes sortes et, surtout, un échantillonnage tout à fait représentatif de la poésie écrite par les femmes au Québec. Des premiers écrits de Marie de l'Incarnation jusqu'aux poèmes tout à fait contemporains d'Hélène Marcotte, nous pouvons lire l'expression d'une condition féminine principalement marquée par le désir, le corps et l'amour qui, par ailleurs, est rarement vécu sur un mode euphorique. Cette anthologie réserve, à coup sûr, d'heureuses découvertes et, plus encore que n'importe quel autre ouvrage de même type parce que, précisément, il s'agit de textes qui n'ont jamais reçu l'attention qu'ils méritent. Sexisme : assurément. Mais il en tient aussi souvent aux thèmes énoncés plus haut qui ne faisaient pas partie du discours hégémonique de l'époque. Ces poèmes relancent l'idée d'une histoire de la poésie qui prendrait en compte les composantes thématiques revisitées.

Roger CHAMBERLAND.

REVUE

« Lectures de bandes dessinées »

Urgences
No 32 (mai 1991), 139 p.

Préparé par Yves Lacroix, ce numéro d'*Urgences* réunit un bon échantillonnage de spécialistes (français et québécois) et de bandes dessinées (de Tintin et Snoopy au plus récent Nogegon des frères Schuiten) en un tout qui donne autant le goût de relire les textes connus que d'approfondir l'étude du genre. Présentés comme « des observations détaillées de textes, qui produisent des connaissances sur leurs singularités, comme sur leurs systèmes » (« Liminaire »), les huit articles constituent un en-

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

semble d'études de cas bien choisis qui font ressortir les procédés de rhétorique visuelle et d'énonciation narrative spécifiques à la bande dessinée. De nombreux exemples permettent de mesurer la qualité de l'invention et du travail créateur qu'exige la BD ; ils seront sans doute utiles aux professeurs qui cherchent des moyens de sensibiliser les grands lecteurs de BD aux découvertes qui assurent le renouvellement du genre.

En complément à ce dossier, un intéressant article de Rénald Bérubé sur la vie en région, ainsi qu'un captivant Délirelire de Jean-Claude Simard sur le *Cyrano* de Rappeneau, où l'on revient fort pertinemment à la BD par le biais de la culture des jeunes d'aujourd'hui.

Jean-Claude GAGNON

RÉCITS

Tableaux

D. KIMM

VLB éditeur, Montréal, 1991, 93 p.

À mi-chemin entre le journal intime ou le récit poétique, *Tableaux* reprend pour l'essentiel la relation plus ou moins tumultueuse entre une mère à l'aube de la trentaine et sa jeune fille, sans oublier pour autant des incursions rapides qui rappellent les liens entre la femme et l'amant et même entre le père et la fille. Si dès après la naissance, la mère aimerait être sa fille pour mieux la comprendre, les premiers symptômes d'indépendance de l'enfant font prendre conscience des entités autonomes et d'une certaine dose de culpabilité de la mère qui se voit parfois comme une « mauvaise mère ». Elle évoque aussi sa profession, elle pose nue comme modèle, et reprend à son compte des notions d'éducation, voire de dressage, car pour elle, élever un enfant apparaît comme une « violence inouïe ». Une philosophie nourrit tout l'ensemble : il faut avoir le courage de suivre sa loi, même si cela va à l'encontre de la Loi !

Le titre du volume évoque bien l'architecture retenue. Tels des tableaux rapidement présentés, les mots veulent offrir un sens, et ce dernier est comme enveloppé dans une texture qui inspire la fugacité du moment qui passe. L'écologie des mots alliés aux phrases



courtes rappelle alors l'importance de goûter pleinement l'événement actuel sachant sans doute que demain tout peut être différent. De là ces instantanés. À quelques reprises, les cris d'amour, d'émotion ou de colère se traduisent dans une espèce de logorrhée qui fait fi de la ponctuation. Encore ici, l'aspect « visuel » est apparent : ces pages sont transcrites en italiques. Il faut ajouter que la page couverture, d'un goût pour le moins douteux, n'invite guère à lire le texte. Heureusement que l'intérieur compense en finesse.

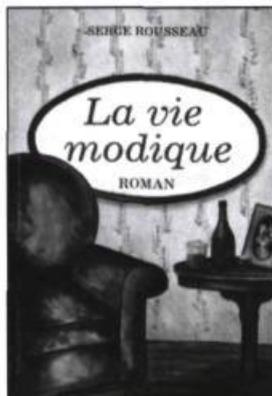
Yvon BELLEMARE

La vie modique

Serge ROUSSEAU

Quinze, Montréal, 1990, 222 p.

Pour Serge Rousseau, l'âge d'or des aînés de notre société braqués en centres d'accueil se résume dans ce titre éloquent de son premier roman,



la Vie modique. Dès les premières lignes, une scène d'enterrement enveloppe l'atmosphère de gravité : « La fosse d'une personne qu'on a aimée ressemble à une dent fraîchement extraite : la plaie est profonde et douloureuse ; et puis le mal disparaît lentement » (p. 7).

Ce qui frappe singulièrement dans cette histoire, c'est le récit au « je » de ce vieil octogénaire, Léon Hamel, qui présente une telle lucidité dans sa solitude de veuf et dans sa minable condition de vie chez son fils lâche et sa bru mesquine. Mais, une révolte sourde s'amorce, gronde en lui d'abord puis explose

violemment : malgré son arthrite et ses insuffisances cardiaques, il rajeunit dangereusement. Une stupéfiante fièvre de bonheur, qu'il sait la dernière, s'en empare : il la vit alors en compagnie d'une vieille originale, Liz Larochelle, rencontrée au HLM et avec qui il se nourrira d'aventures par trop palpitantes pour sa santé.

À travers ce vieux couple délinquants, nous pénétrons également l'existence souvent creuse des personnages âgés qui les entourent : les heures devant la télévision, l'absorption abusive de médicaments et d'alcool, les mesquineries et les voyages organisés à Télé-Métropole. Heureusement pour les héros, l'amour est encore possible et un peu de rêve et d'évasion leur est donné par le théâtre.

Ce récit humain touche. Il faut attendre beaucoup de ce nouveau romancier.

Christian BÉLANGER

Soigne ta chute

Flora BALZANO

XYZ, Montréal, 1991, 120 p. (Coll. « Romanchels »)

Soigne ta chute, c'est le cri d'une femme à la recherche de son identité et qui s'accroche à tout ce qu'elle peut pour pouvoir prendre racine. C'est encore le cri d'une femme née ailleurs et qui tente désespérément de s'intégrer à la culture de son pays d'adoption, le Québec. Mais c'est aussi le cri de toutes les femmes qui habitent la narratrice. Pour qu'un avenir soit possible, elle doit donc exorciser son passé. Le roman débute avec le récit de la fille de l'héroïne qui décrit sa mère, et se termine par celui de l'enfance traumatisante de cette dernière. Entre les deux, à rebours, l'existence d'une immigrante dont le cœur est québécois mais que l'accent trahit. « Avec ma peau trop blanche, je ne peux sûrement pas me réclamer de la minorité visible. [...] J'ai un accent, aigu, c'est pas grave. Je fais partie de la minorité audible, c'est tout. On va m'entendre, donc » (p. 37-38).

Avec un sens de l'humour doublé d'un regard critique peu commun, Flora Balzano brosse un portrait dynamique de la société québécoise. Le récit de la jeune femme prend un peu la forme d'un journal intime, composé de fragments plus ou moins longs et sans lien apparent entre eux. Ce n'est qu'en découvrant le dernier de ces fragments que le lecteur parvient à bien saisir la portée de l'œuvre, qui s'approprie lentement et que l'on goûte davantage à la deuxième lecture.

Chantal SAINT-LOUIS

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

ROMANS

L'erreur humaine

Francis DUPUIS-DÉRI
Leméac, Montréal, 1991, 264 p.

À New York, L'Organisation des Nations Utopiques prépare une conférence où tous les pays et toutes les classes animales doivent essayer « de s'entendre sur les modalités de la vie pour que l'existence de chacun soit plus facile et plus heureuse ». Pierre-Olivier Chapleau est conseiller pour les questions maritimes à la délégation du Québec, qui a acquis récemment son indépendance. Mais les antagonismes ont tôt fait de ralentir les travaux de la conférence.

La découverte d'un rorqual à bosse, une espèce que les spécialistes pensaient éteinte depuis une dizaine d'années, suscite par ailleurs l'intérêt d'une compagnie de cosmétiques désireuse de « vendre, à prix de fou, les derniers produits de beauté véritablement faits à base de cétacé ». Déçu, voire désespéré par la conférence où « la diplomatie [n'est] que flagorneries et algarades stériles », Chapleau « atteint un niveau de dégoût suffisant des humains » pour s'embarquer « à fond dans l'expédition » d'un groupe international d'écologistes qui grée le *Moby Dick* afin de sauver le rorqual. Marie-Jo, une jolie militante française, mène le projet : elle est « convaincue que la présence des êtres humains sur terre est une erreur [...] Pire, l'humain est une erreur ». Au moment où le rorqual est en vue, dans les eaux arctiques, une baleinière harponne le cétacé et coule le *Moby Dick*. La mort du mammifère clôt la conférence, que désertent alors les délégations animales.

L'Erreur humaine est un roman d'anticipation, mais davantage encore un roman à idées où le « message » humanitaire et écologique rejoint les préoccupations d'organismes et d'individus bien d'actualité (v.g. Green Peace, Brigitte Bardot). La (trop) visible présence de ces référents externes, tout comme d'ailleurs, entres autres détails, l'insuffisance du décor romanesque, sont quelque peu rachetées par la recherche d'une structure narrative non linéaire, multiforme et plurivocale, et d'un ton humoristique souvent drôle, à défaut d'être subtil.

Jean-Guy HUDON

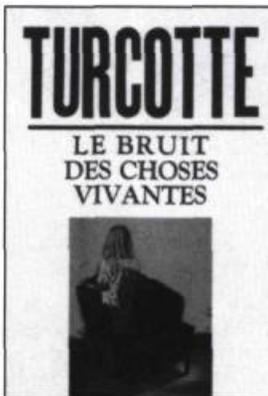
Le bruit des choses vivantes

Élise TURCOTTE
Leméac, Montréal, 1991, 227 p.

Comment peut-on rester insensible à un tel roman ? à une telle dépense lyrique ? On termine ce roman en ayant le sentiment d'avoir senti et compris le sens du « sublime du quotidien » où toute chose, la plus banale qu'elle soit, acquiert une dimension inédite. Le moindre moment peut devenir une fête ; un geste, un regard, voire un objet peut émerger de l'homogénéité de la routine et devenir un instant d'extase parce qu'il aura été perçu dans l'ensemble de ses qualités sensibles. Vivre n'est-il pas cette longue recherche d'un état extatique ?

Élise Turcotte, que l'on connaît mieux à travers ses recueils de poésie, donne ici un roman délectable, empreint d'un très grand lyrisme, mais combien ancré dans le vif d'une situation sociale bien présente : la famille monoparentale, représentée par Albanie, la mère et sa fille Maria. Deux êtres qui vivent dans l'essence même des choses qui les entourent, mais qui savent aussi vivre leurs émotions à la surface de la peau. Un roman donc à l'argument très mince ; plutôt un livre d'atmosphères, d'états d'âme, de complicité, de sentiments partagés. Pour la mère, récemment séparée, il s'agit de s'accommoder de sa nouvelle situation, de s'émanciper des effets de mémoire d'un amour déchu afin d'en reconstruire un autre ; pour la gamine d'à peine cinq ans, il lui faut apprendre à vivre avec des parents à temps partagé et gérer ses sentiments vis à vis les adultes nombreux qui circulent dans sa vie. Cette relation privilégiée entre une mère et sa fille est exprimée avec un rare bonheur à travers une écriture qui donne tout son sens au temps intense qu'elles vivent à travers les êtres et les choses. Un véritable plaisir de lecture.

Roger CHAMBERLAND



Première nocturne

Jacques FOLCH-RIBAS
Éditions Robert Lafond, Paris, 1991, 175 p.

L'amour est un thème qui ne se démode pas. C'est qu'il est l'expression de l'émotion, de la sensibilité, de la passion, sentiments « littéraires » s'il en est. Dans son dernier roman, *Première Nocturne*, Jacques Folch-Ribas exploite avec beaucoup d'habileté le thème de l'amour passion. Au cours de la seconde après-guerre à Paris, un étudiant en architecture, le jeune Olivier, journaliste d'occasion grâce à l'amitié de Camus, découvre Paris et ses héros intellectuels : Sartre, Nimier, Beauvoir, Vailland et les autres. Sa vie est soudainement bouleversée par la rencontre d'Ange, une jeune femme mythomane dont la beauté n'a d'égal que l'excentricité. Pour elle, il entretient un amour fou, un amour charnel, voire fusionnel : « je t'ai rencontré, tu te promenais sans corps, j'ai voulu t'en donner un ». L'exaltation, la passion des jeux amoureux auxquels l'initie Ange l'amènent à négliger son travail, ses amis Max et Claire et sa « petite sœur romantique » qu'il aime beaucoup. Mais quelque douce et exaltante que soit l'illusion amoureuse, disait Choderlos de Laclos, n'allons pas croire qu'elle puisse être durable. Un matin, la rupture, inévitable, la fuite d'Ange, cette femme insaisissable, condamnent Olivier à un véritable exil : « L'exilé ne trouvera jamais mieux, à ses yeux, que ce qu'il a connu et qu'il a quitté. Toutes les équivalences lui sembleront inférieures. Mais il n'y a personne, en réalité, je le sais, ni derrière ni devant, il n'y a que l'illusion ». Entre son amour pour Ange et pour ses amis, Olivier prend désormais conscience que l'amitié « est le seul amour véritable ».

Folch-Ribas a bien raison de qualifier son roman de « lyrique ». La poésie fuse de partout, que ce soit dans le rythme, les métaphores et les nombreuses allusions mythologiques. Bref, pour célébrer l'amour, le romancier se fait poète, le résultat est saisissant.

Pierre RAJOTTE

Passages

Émile OLLIVIER,
L'Hexagone, Montréal, 1991, 173 p.

Émile Ollivier est certainement l'écrivain de la diaspora haïtienne le plus connu au Québec. Après plusieurs publications, voici que paraît, aux éditions de l'Hexagone, son dernier roman, *Passages*.

La révolution, l'exil, l'errance sont les ter-

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

mes principaux de ce roman, alors que les événements, les voix, le temps, les lieux se superposent. On lit simultanément l'aventure d'un groupe de paysans haïtiens, qui décident de fuir l'île en bateau, leurs préparatifs, leurs rêves et la réalité qui les brisera ; celle de Normand, « néo-Québécois », en convalescence à Miami, son contact avec les *boat people*, son aventure avec Ampero et sa mort ; et celle de Leyda, la veuve de Normand qui, un an après le décès de son mari, reçoit la visite d'Ampero chez elle à Montréal.

Même si le narrateur change, il se dégage toujours du récit une forte dimension d'oralité, comme s'il s'agissait d'une histoire racontée à haute voix. Le style de l'auteur reste ainsi empreint de ce qui caractérise tant l'écriture antillaise. Si parfois la lourdeur des dialogues et l'hyper-réalisme des scènes de Montréal agacent, la richesse du langage dans les descriptions à la fois imagées et d'une beauté classique enchante.

À travers ce roman, Émile Ollivier tente de faire sentir la déchirure, le mal physique et psychologique qui accompagneront toujours l'exilé. On assiste aussi à un point tournant dans l'histoire d'un peuple, la chute du dictateur, l'espoir qui s'ensuit, transformé par l'écriture. À travers des histoires qui captivent et une langue qui berce, l'auteur établit le lien entre tous ces mondes, les siens, celui de son peuple et pense les blessures par les mots.

Bien qu'il soit question d'Haïti, de Montréal, de Miami, on sent bien que cette errance, ces passages nécessaires sont les mêmes pour tous les immigrants ou les exilés de la terre, et que l'identité, peu à peu, devient une illusion.

Pascale FOURON

Les paysages bantés

Gilles LÉVEILLÉE

Québec/Amérique, Montréal, 1991, 119 p.

Dans le prologue des *Paysages bantés*,

Gilles Léveillé nous interpelle et nous emmène déjà au cœur de son récit : « je suis allé vers vous et vous ai demandé ce que vous pensiez de cette femme. Vous avez pris le temps de m'écouter ». Nous avons l'impression de marcher à côté de l'auteur et de pénétrer avec lui dans la maison hantée de ses souvenirs. Chaque paysage - ce fleuve, cette demeure - contraint le regard du narrateur et le nôtre par le fait même : « Oui, je regarderais le fleuve et ce ne serait pas le fleuve que je verrais... En réalité, ce n'est pas un paysage naturel mais un portrait de femme » (p. 37). Cette femme, est une mère atteinte du cancer.

Le regard se charge parfois d'une profonde mélancolie, d'une tristesse infinie. Mais pourtant rien n'est « morbide ni déprimant dans cette fouille du cœur ». *Les Paysages bantés* deviennent une quête de soi ; ces « bulles émotives » ne conduisent pas à l'amertume, mais plutôt, elles sont des phares qui éclairent et réconcilient la conscience.

Les Paysages bantés est une œuvre d'une grande douceur ; elle se fixe dans notre âme comme un tableau impressionniste et rappelle ces lignes du poème « Accompagnement » de Saint-Denys Garneau : « Je marche à côté d'une joie [...] d'une joie que je ne puis prendre ».

Yolande RICARD

Histoire du Juif errant

Jean D'OMERSSON

Gallimard, Paris, 1991, 596 p.

Le mythe entretenu de celui qui refusa un verre d'eau au Christ marchant vers le Golgotha et qui fut ainsi condamné à parcourir le monde sans mourir, se traduit dans *l'Histoire du Juif errant*. Les trois parties reprennent les multiples noms de ce juif qui connaît toutes les langues, tous les pays, tous les temps, et qui raconte, sous le pseudonyme d'un certain Simon, des histoires, la sienne, à deux amoureux au pied de la Douane de mer à Venise. À la fois tous les hommes et leur histoire, cet autre Sisyphe reprend tous les moments qui ont marqué l'humanité. Encyclopédie vivante, acteur constamment présent des principaux faits de l'histoire, le Juif errant voit défiler et mourir les royaumes et les religions, participe au carnaval des tristes pitreries humaines, côtoie le génie, mais souffre surtout. Globe-trotter infatigable, mourant chaque jour de ne pas mourir, il n'a qu'une seule consolation à ses courses sans fin : raconter à quelqu'un ses



★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ NOUVEAUTÉ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Cahier pratique de grammaire, d'orthographe et de composition Pour la 1^{re} et la 2^e secondaire

Les pédagogues s'accordent généralement à dire que la faiblesse de l'élève en français est due à la piètre connaissance qu'il possède de la grammaire, au fait qu'il ne sait pas analyser et qu'il n'applique pas spontanément à l'écrit les notions de grammaire qu'il a étudiées.

La méthode proposée dans ces cahiers vise à amener l'élève, au cours des cinq années du secondaire, à maîtriser l'orthographe grâce aux nombreux exercices d'application des règles de la grammaire et aux pratiques de composition respectant les exigences du programme de français.

À paraître
3^e, 4^e et 5^e secondaire

 **Guérin, éditeur ltée**
4501, rue Dorset, Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

aventures dignes des contes des *Mille et une nuits*.

Reprendre tout ce que Simon Fussgänger raconte, tel est l'empressement du narrateur qui gobe avec intérêt tout ce qu'il entend. Ici on court-circuite l'Histoire en parcelles qui aboutissent dans une conclusion où figure le Juif errant. Ce cours d'histoire, car cela en est un, n'a pourtant rien d'ennuyeux. Au contraire, sous la plume de d'Ormesson, les mots deviennent les plus dociles des serviteurs. Les sentences où se mêlent les termes ensorceleurs comme les contrastes d'ailleurs, le ton parfois teinté d'une certaine métaphysique, l'aisance avec laquelle on s'amuse des grandes péripéties historiques, toutes choses qui relèvent d'une immense culture, classent irrémédiablement ce romancier parmi les conteurs les plus fins et les plus envoûtants.

Yvon BELLEMARE

Désincarnations

Emmanuel AQUIN
Boréal, Montréal, 1991.

Deuxième roman d'Emmanuel Aquin, *Désincarnations*, fait suite à *Incarner* (1990). *Réincarnations* suivra bientôt. Ces titres forment, on l'aura deviné, un projet de trilogie.

Le héros/narrateur de ce livre a neuf ans, souffre d'un excès d'intelligence dont il ne sait que faire, et est profondément révolté contre l'univers des adultes. Abandonné à l'extrême solitude due à son état d'enfant génie, il s'applique à haïr le monde, l'imbécillité des gens qu'il rencontre pendant que, parallèlement, il se met en quête d'un mode de réalisation supérieure pouvant lui permettre d'exploiter, à leur pleine mesure, ses prodigieuses ressources. Ce faisant, la haine, la méchanceté, le cynisme et la perversion déferlent : ils sont, semble-t-il, la

multiplication des cauchemars d'enfance de l'auteur Aquin.

L'écriture joue ici d'un effet de miroir, plus puéril que réussi, si l'on excepte certains passages étonnants vers la fin du roman. Le jeune auteur (fictif et réel), dans le but de cerner ses états d'âme, use et mésuse d'une quantité de concepts (philosophiques, métaphysiques, psychanalytiques), dans une confusion qui finit par être totalement lassante. Ne reste en somme, au terme de cette lecture, que le sentiment d'une grande intensité pressentie, mais dont les promesses ont peine à se réaliser.

Lise FONTAINE

La fondue

Vincent NADEAU
L'Hexagone, Montréal, 1991, 169 p.

Pour un coup d'envoi, le premier roman de Vincent Nadeau, *La fondue*, est une réussite,

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

Le bruit des choses vivantes

ÉLISE TURCOTTE

Entre Albanie et Maria se tisse une histoire d'amour pareille à aucune autre, qui leur permet de trouver la force de vivre ce *bruit des choses vivantes* par lequel le monde parvient jusqu'à elles. 227 pages. 19.50\$

Portraits d'après modèles

ANDRÉE A. MICHAUD

Une femme essaie de reconstituer l'histoire d'un peintre grâce à des photographies de voyages. Un roman d'atmosphère qu'on peut lire comme on regarde une série d'images. 157 pages. 15.00\$

En accéléré

PIERRE TURGEON

Sept carnets tenus entre 1968 et 1991, dans lesquels Pierre Turgeon explore ses rapports à l'écriture et au réel absolu. 118 pages. 14.95\$

La guerre mal apprise

JACQUES BRILLANT

Durant la guerre 14-18, le lieutenant Jean Raïche, rattaché au 22^e Régiment, tient une correspondance soutenue avec sa famille d'Amqui et du Bic, un goût des amours, des enjeux politiques, des querelles linguistiques et religieuses de l'heure. 346 pages. 26.00\$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à: Leméac Éditeur,
1126 rue Marie-Anne Est, Montréal, (Qc) H2J 2B7. Tél: (514) 524-5558 — Fax: (514) 524-3145

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

THÉÂTRE

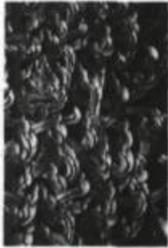
Rien à voir

Bernard ANDRÈS
XYZ, Montréal, 1991,
112 p.

À l'origine « petit éditeur spécialisé », XYZ est vite devenu une importante maison d'édition. L'éditeur diversifie sa production en inaugurant une collection « Théâtre », avec *Rien à voir* de Bernard Andrès, qui réunit deux versions (visions ?) d'une même pièce, la première pour pleine distribution (1986), l'autre pour une distribution restreinte à un seul personnage (1991). On y fait la connaissance d'un étrange

Bernard Andrès

Rien à voir



XYZ

tant au plan de la narration que de l'écriture, et digne des meilleurs récits d'espionnage et d'aventures. C'est devant une fondue, suisse certainement, qu'une jeune Suisse, secrétaire d'ambassade, raconte son témoignage sur un incident diplomatique sérieux survenu à Bogota, alors que d'ex-révolutionnaires s'y étaient incrustés en réclamant l'asile politique. L'impérite et la naïveté de Julie la précipitent dans des aventures rocambolesques et dans des situations embarrassantes, si-

non compromettantes pour elle et pour son pays. La politique le dispute à l'argent (ou est-ce la même chose ?), et ses sentiments personnels sont soumis aux impératifs « supérieurs » des États. Hasards, intrigues, complots se succèdent à un rythme affolant. Haut gradés des ambassades, aristocratie richissime, personnages puissants et inquiétants, la crème de la politique et du commerce, en même temps que la lie des bas-fonds, se multiplient et offrent un tableau composite de notre humanité, dans des villes animées et mystérieuses, surtout Bogota, où se déroule le gros des événements. L'amour et la politique y forment un mélange explosif. Comment se résoudra la crise ?

La maîtrise extraordinaire de l'écriture et l'allégresse de la narration, teintée d'un humour gouailleur à répétition, confirment le superbe talent de Vincent Nadeau et nous font souhaiter ardemment le prochain roman.

Gilles DORION

Le voyageur à six roues

François BARCELO
Libre Expression, Montréal, 1991, 262 p.

Bernard Cossette, retraité de la publicité, « doublé d'un écrivain qui n'écrit rien », part faire le tour de l'Amérique avec sa caravane et sa Mustang dont les roues sont fréquemment dégonflées. Comment et par qui ? Voilà que Cossette commence à soupçonner tous ceux qu'il rencontre durant son périple.

Un autre roman de voyageur pour François Barcelo, un autre roman à l'allure autobiographique non voilé : Barcelo manque-t-il d'inspiration pour avoir repris, à la suite de *Nulle part au Texas* et de *Alleurs en Arizona*, l'idée du héros en voyage aux États-Unis et à qui tout

malheur arrive ? Certes, Barcelo raconte bien, est un maître du dialogue et utilise un humour souvent corrosif, mais l'intrigue du *Voyageur à six roues*, plutôt mince de prime abord et qui souffre du déjà-lu, tarde à se développer sous une masse d'aterrantes anecdotes de voyage. Toutefois, au moment où le lecteur n'attend plus rien de ce récit, Barcelo sauve son roman en précipitant son héros en plein suspense meurtrier dans cette Amérique qui fourmille de solitudes et de paranoïas, et où toute bêtise violente est possible et punissable. Ce n'est pas sans ironie que Bernard Cossette, le héros de cette aventure, trouve en son propre nom la justification d'un néfaste accomplissement.

Que Barcelo peut-il maintenant rajouter au portrait nord-américain déjà amplement exploité dans son œuvre ? Voilà que l'auteur-voyageur annonce la parution prochaine d'un autre roman dont l'histoire se déroule... en Californie !

Claude GRÉGOIRE

Dictionnaire des noms propres géographiques du Québec

Sous la direction de Renald Tremblay
avec la collaboration de Pierre-Isidore Girard

Il ne se passe pas un jour sans qu'un nom de ville ou de village, de lac ou de rivière soit cité ici ou là, dans un journal ou à la télévision...

À chaque fois on se pose la question: «Où est-ce?». Eh! bien voici enfin un dictionnaire qui peut répondre à cette question et indiquer en quelques mots dans quelle région du Québec près de quelle localité connue on peut retrouver le lieu à repérer.

Plus: le *Dictionnaire des noms propres géographiques du Québec* vous renseigne sur la manière de nommer les habitants de tel ou tel lieu en indiquant toujours dans quel coin du Québec on les retrouve.

Un outil indispensable, un guide sûr, conforme aux normes de la Commission de toponymie du Québec.

ISBN-2-7601-2443-6 - (367 pages)
Distributeur exclusif: ADP - 523-1182



Guérin, éditeur Itée

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Télec.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Hiver 1992

personnage borgne, bonimenteur (*bon menteur*) la Ronde, O Dean (associé à la figure mythique d'Odin), qui invite les spectateurs à passer de l'autre côté du rideau pour assister à un mystérieux spectacle. Un couple, identifié comme "Elle" et "Lui", s'interroge sur la nature de ce spectacle et sur l'identité réelle de leur hôte. La version purifiée ne fait que suggérer la présence de ce couple de même que celle des autres figurants, un peu comme dans *Les Chaises* d'Ionesco, accentuant ainsi l'impression d'illusion, de mensonge de *machination* (selon le mot du préfacer Gilles Serdan) qui naît du discours d'O Dean.

Les deux versions de *Rien voir* voquent les textes/mises-en-scènes de Paul Paré. Celui d'André inscrit dans le courant tout-à-fait actuel de la pratique théâtrale caractérisé par l'effacement de l'espace scénique et par la volonté de questionner et de subvertir le rapport traditionnel entre salle et scène. Plus encore que la dramaturgie traditionnelle, ce type d'expérimentation théâtrale, axé sur la représentation et non sur le texte, se laisse difficilement appréhender sur papier. Le foisonnement des didascalies, aussi nombreuses que précises, illustre bien le problème de traduire en mots ce qui est d'abord fait pour être vu. Ainsi, contrairement à ce que laisse croire le titre, tout serait vu et forcé est de constater que ce type d'expression théâtrale perd beaucoup à la lecture.

Stanley PÉAN

Kraken

Patrick QUINTAL

VLB éditeur, Montréal, 1991, 143 p.

Isidore, souverain d'un royaume mythique, est miraculeusement guéri d'une blessure grave

par un mystérieux homme que ses loyaux sujets appellent "l'homme de la barque". Toutefois, ce guérisseur nommé Kraken ("du norvégien, qui signifie "pieuvre") s'avère une créature protéiforme dont les mutations reflètent avec une acuité croissante la laideur et les maux des gens qu'elle soigne. Soulagés de leurs souffrances, donc de leur vie, tous les habitants du royaume acceptent la fatalité du destin et retournent

à la mer pour retrouver Kraken et son chant mélancolique. Le roi les suit dans ce

renoncement. Kraken est la dixième pièce de Quintal. Elle a été créée en 1988 au Centre culturel de Sherbrooke par le Théâtre du Double Signe et a mérité le Prix Yves-Sauvageau en 1989. Sur le monde littéraire, cette pièce raconte l'étrange aventure d'un roi, de son peuple et de leur mal de vivre commun. De cet inconfort, parfois indéfinissable Kraken le livre en acceptant de porter sur ses propres épaules le fardeau de leur peine. Alors devenu miroir ("un miroir apparemment formant puis qu'il renvoie la face cachée des choses"), Kraken reprend les traits du monstre qu'il a déjoué et sera, en définitive, toujours. Il agit en tant que catalyseur d'une grande purge collective, purge se terminant dans les eaux purificatrices d'une mer qui se confond bientôt avec l'horizon. En alliant une thérapie "moderne" des archétypes sans gêne, l'auteur présente une pièce dont le traitement peut être concerté. L'utilisation du code ico-

nographique surpasse, et de loin, un texte dont le manque de subtilité agace parfois. D'occasionnelles touches d'humour viennent cependant alléger un univers qui, autrement, pourrait devenir aussi suffoquant que les profondeurs abyssales dont il semble issu.

Christiane LAHAIE

LISEZ SUR LE SUJET est la campagne annuelle de la Bibliothèque nationale du Canada dont le but est de promouvoir les livres canadiens et la lecture.

La Bibliothèque a produit, pour l'année 1991-1992, une trousse d'information destinée aux écoliers de l'école primaire. Chaque trousse comprend une affiche colorée, un signet, une feuille à colorier et des listes de livres choisis par la Bibliothèque nationale du Canada, le Canadian Children's Book Centre et Communication-Jeunesse.



Un certain nombre de trousseaux sont disponibles sur demande. Pour plus de renseignements, communiquez avec:

LISEZ SUR LE SUJET,
Bibliothèque nationale du Canada,
395, rue Wellington,
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Téléphone:
(613) 996-7375

Télécopieur:
(613) 943-2343



Bibliothèque nationale
du Canada

National Library
of Canada

Canada